

me Monsieur le Curé approcha pour lui donner la Communion, il fit un effort, & il se leva seul à moitié pour la recevoir avec plus de respect; & Monsieur le Curé l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mysteres de la Foi, il répondit distinctement, Oui, Monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. Ensuite il reçut le saint Viatique & l'Extrême-Onction avec des sentimens si tendres, qu'il en versoit des larmes: il répondit à tout, remercia Monsieur le Curé; & lorsqu'il le bénit avec le saint Ciboire, il dit: Que Dieu ne m'abandonne jamais. Ce qui fut comme ses dernières paroles; car après avoir fait son action de grâces, un moment après, ses convulsions le reprirent, qui ne le quitterent plus, & qui ne lui laisserent pas un instant de liberté d'esprit. Elles durerent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvieme jour d'Août mil six cens soixante-deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans & deux mois.



*Nobilissimi Scutarii Blasii Pascalis
Tumulus.*

D. O. M.

Blasius Paschalis Scutarius Nobilis
hîc jacet.

*P*ietas si non moritur, æternum vivet
Vir Conjugii nescius,
Religione sanctus, Virtute clarus,
Doctrinâ celebris,
Ingenio acutus,
Sanguine & animo pariter illustris,
Doctus, non Doctus,
Æquitatis amator,
Veritatis defensor,
Virginum ultor,
Christiana Moralis Corruptorum acerri-
mus hostis.
Hunc Rhetores amant facundum,
Hunc Scriptores norunt elegantem,
Hunc Mathematici stupent profundum,
Hunc Philosophi quærunt Sapientem,
Hunc Doctores laudant Theologum.
Hunc Pii venerantur Austerum.
Hunc Omnes mirantur, Omnibus Ignotum.
Omnibus licet Notum.
Quid plura, Viator, quem perdidimus?

PASCALIS.
 IS LUDOV. erat MONTALTIUS.

Heu!

*Satis dixi, urgent lachrymæ
 Sileo.*

*Et qui bene precaberis, bene tibi eveniat,
 Et vivo & mortuo.*

Vixit An. 39. m. 2. Obiit an. rep. Sal. 1662.
 14. Kal. Sept.

ΩΛΕΤΟ ΠΑΣΚΑΛΙΟΣ.

ΦΕΥ! ΦΕΥ! ΠΕΝΘΟΣ ΟΣΟΝ!

*Posuit A. P. D. C. mærens Aurelian.
 Canonista.*

Cecidit Pascalis.

Heu! Heu! qualis luctus.

Monsieur Pascal est enterré à Paris, à Saint-Etienne-du-Mont, sa Paroisse, derrière le Maître-Autel, près la Chapelle de la Vierge, à main droite, près du coin du pilier de la même Chapelle: l'Epitaphie est à terre; mais elle est effacée.

 APPROBATIONS

de Nosseigneurs les Prélats.

Approbation de Monseigneur de Comenge.

Ces Pensées de Monsieur Pascal font voir la beauté de son génie, sa solide piété & sa profonde érudition. Elles donnent une si excellente idée de la Religion, que l'on acquiesce sans peine à ce qu'elle contient de plus impénétrable. Elles touchent si bien les principaux points de la Morale, qu'elles découvrent d'abord la source & le progrès de nos désordres, & les moyens de nous en délivrer; & elles effleurent les autres sciences avec tant de suffisance, que l'on s'apperçoit aisément que Monsieur Pascal ignoroit peu de choses de ce que les hommes savent. Quoique ces Pensées ne soient que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit, elles ne laissent pas d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences; mais elles produisent leurs fruits en même-temps qu'elles sont répandues. L'on acheve naturellement ce que ce savant homme avoit eu dessein de composer, & les Lecteurs deviendront eux-mêmes auteurs en un moment, pour peu d'application qu'ils aient. Rien n'est donc plus capable de nourrir utilement & agréablement l'esprit, que la lecture de ces essais, quelque informes qu'ils paroissent, & il n'y a guères eu de production parfaite, depuis long-temps, qui ait mieux mérité, selon mon jugement, d'être imprimée que ce livre imparfait. A Paris, le 4 Septembre 1669.

GILBERT, Evêque de Comenge.

*De Monseigneur l'Evêque d'Aulone,
 Suffragant de Clermont.*

Après avoir lu fort exactement, & avec beaucoup de consolation, les Pensées de Monsieur Pascal, touchant la Religion Chrétienne, il me semble que les vérités qu'elles contiennent peuvent être fort bien comparées aux essences, dont on n'a point accoutumé de donner beaucoup à la fois, pour les rendre plus utiles aux corps malades, parce qu'étant toutes remplies d'esprits, on n'en sauroit prendre si peu, que toutes les parties du corps ne s'en ressentent.

Ce sont les images des Pensées de ce Recueil. Une seule peut suffire à un homme pour en nourrir son ame tout un jour, s'il les lit à cette intention; tant elles sont remplies de lumière & de chaleur. Et bien loin qu'il y ait rien dans ce Recueil qui soit contraire à la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, tout y est entièrement conforme à sa doctrine, & à ses maximes dans les mœurs. Car l'Auteur étoit trop bien informé de la doctrine des Peres & des Conciles, pour penser ou parler un autre langage que le leur; ainsi que tous les Lecteurs le pourront facilement reconnoître par la lecture de tout cet Ouvrage, & particulièrement par cette excellente pensée de la p. 23, dont voici les propres termes: *Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre, n'est plus du corps, & n'appartient plus à Jesus-Christ. Toutes les vertus, le martyre, les austérités, & toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise & de la Communion du Chef de l'Eglise, qui est le Pape.* Fait en l'Abbaye de Saint-André-lez-Clermont, le 24 Novembre 1669.

J E A N, Evêque d'Aulone, Suffragant de Clermont.

De Monseigneur l'Evêque d'Amiens.

Nous avons lu le Livre posthume de Monsieur Pascal, qui auroit eu besoin des derniers soins de son Auteur. Quoiqu'il ne contienne que des fragmens & des semences de discours, on ne laisse par d'y remarquer des lumieres très-sublimes, & des délicatesses très-agréables. La force & la hardiesse des pensées surprennent quelquefois l'esprit; mais plus on y fait d'attention, plus on les trouve saines, & tirées de la Philosophie & de la Théologie des Peres. Un Ouvrage si peu achevé nous remplit d'admiration & de douleur, de ce qu'il n'y a point d'autre main qui puisse donner la perfection à ces premiers traits, que celle qui en a su graver une idée si vive & si remarquable, ni nous consoler de la grande perte que nous avons faite par sa mort. Le Public est obligé aux personnes qui lui ont conservé des pieces si précieuses, quoiqu'elles ne soient point liées; & telles qu'elles sont, nous ne doutons pas qu'elles ne soient très-utiles à ceux qui aimeront la vérité & leur salut. Donné à Paris, où nous nous sommes trouvés pour les affaires de notre Eglise, le premier jour de Novembre 1669.

F R A N Ç O I S, Evêque d'Amiens.

De Monsieur le Camus, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Conseiller & Aumônier ordinaire du Roi, à présent Evêque de Grenoble.

I l m'est arrivé, en examinant cet Ouvrage en l'état qu'il est, ce qui arrivera presque à tous ceux qui le liront, qui est de regretter plus que jamais la perte de l'Auteur, qui étoit seul capable d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. En effet, si ce Livre, tout imparfait qu'il est, ne laisse pas d'émouvoir puissamment les personnes raisonnables, & de faire connoître la vérité de la Religion Chrétienne à ceux qui la cherchent sincèrement; que n'eût-il pas fait, si l'Auteur y eût mis la dernière main? Et si ces diamans brutes, épars çà & là, jettent tant d'éclat & de lumière, quel esprit n'auroient-ils pas ébloui, si ce savant Ouvrier avoit eu le loisir de les polir & de les mettre en œuvre? Au reste, s'il eût vécu plus long-temps, ses secondes pensées auroient été sans doute dans un meilleur ordre que ne sont les premières qu'on donne au Public dans cet Ecrit; mais elles ne pouvoient être plus sages: elles auroient été plus polies & plus liées; mais elles ne pouvoient être plus solides ni plus lumineuses. C'est le témoignage que nous en rendons, & que nous n'y avons rien remarqué qui ne soit conforme à la créance & à la doctrine de l'Eglise. A Paris le 21 de Septembre 1669.

E. L E C A M U S, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, Conseiller & Aumônier du Roi.

Approbation des Docteurs.

Nous soussignés, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lu le Recueil des Pensées de Monsieur Pascal, trouvées dans son cabinet, après sa mort, que nous avons jugées Catholiques & pleines de piété. Le Public a beaucoup perdu de ce que l'Auteur n'a pas eu le temps de donner à cet Ouvrage toute sa perfection. Les Athées en eussent encore été plus pleinement convaincus, la Religion Catholique plus puissamment confirmée, & la piété des fideles plus vive.

ment excitée. C'est ce que nous croyons & attestons. A Paris, le 5 Septembre 1669.

DE BRED A, Curé de Saint-André-des-Arcs.
LE VAILLANT, Curé de Saint-Christophe.
GREN ET, Curé de Saint-Benoît.
MARTIN, Curé de Saint-Eustache.
J. LABBE. PETIT-PIED.
L. MARAIS. T. ROULLAND.
PH. LE FERON.

Approbation particuliere de Monsieur Vaillant, Docteur de la Faculté de Paris, ancien Prédicateur, Curé de Saint-Christophe, & ci-devant Théologal de l'Eglise de Rheims.

Quelle apparence de prendre tant de plaisir à lire les Pensées de Monsieur Pascal, & de n'en dire pas & témoigner les fiennes en particulier ! Je savois assez, avec tous les honnêtes gens, ce que pouvoit ce rare esprit en tant d'autres matieres, & sur-tout dans ses Lettres qui ont surpris & étonné tout le monde. Mais qu'il dût nous donner & laisser une méthode si naturelle, & néanmoins si extraordinaire, pour montrer, défendre & appuyer l'excellence & la grandeur de notre Religion ; c'est ce que je n'eusse pas pensé, si je n'en eusse vu les preuves très-évidentes dans cet Ouvrage. Il est vrai qu'il n'est pas achevé, & les raisonnemens n'ont pas toujours leur étendue & leur perfection : ce ne sont souvent que des commencemens, des essais, & comme des restes de pensées d'une haute & merveilleuse élévation. Mais, telles que puissent être ces Pensées, elle méritent bien justement l'éloge du Prophete : *Reliquia cogitationis diem fistum agent tibi* : Restes précieux certainement ; disons hardiment, Reliques honorables d'une illustre mort, qui du jour auquel elles paroîtront en public, en feront un jour de fête & de joie pour tous les fideles ; mais de honte aussi & de confusion pour tous les impies, les libertins, les Athées, pour tous ceux qui se piquant de fort esprit, n'ont dans leurs forces imaginaires, que de la foiblesse & de l'infirmité : *Infirmus dicit* : *Ego fortis sum*. Ces malheureux infirmes verront dans ce Livre leur misere & leur vanité ; ils trouveront leur défaite & leur dérouté dans la victoire & le triomphe de l'Auteur des Pensées que j'ai lues avec tant d'admiration, que j'approuve avec tant de reconnaissance, &

que je certifie dans la dernière sincérité être très-conformes à la foi, & très-avantageuses aux bonnes mœurs. Fait à Paris, le 6 Septembre 1669.

A. LE VAILLANT.

De M. Fortin, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Proviseur du College d'Harcourt.

L'Etroite liaison que j'ai eue avec Monsieur Pascal durant sa vie, m'a fait prendre un singulier plaisir à lire ces Pensées, que j'avois autrefois entendues de sa propre bouche. Ce sont les entretiens qu'il avoit d'ordinaire avec ses amis. Il leur parloit des choses de Dieu & de la Religion avec tant de science & de soumission, qu'il est difficile de trouver un esprit plus élevé & plus humble tout ensemble. Ceux qui liront ce Recueil, qui contient des discours tout divins, jugeront aisément de la grandeur de son ame, & de la force de la grace qui l'animoit. Ils ne trouveront rien qui ne soit dans les regles de la Religion, & qui n'inspire des sentimens d'une véritable & sincere piété. C'est le témoignage que je me sens obligé d'en rendre au Public. A Paris, ce neuvieme Août 1669.

T. FORTIN.

De Monsieur Ribeyran, Archidiacre de Comenge.

J'AI lu avec admiration ce Livre posthume de Monsieur Pascal. Il semble que cet homme incomparable non-seulement voit, comme les Anges, les conséquences dans leurs principes, mais qu'il nous parle, comme ces purs esprits, par la seule direction de ses pensées. Souvent un seul mot est un discours tout entier. Il fait comprendre tout d'un coup à ses Lecteurs ce qu'un autre auroit bien de la peine d'expliquer par un raisonnement fort étendu. Et tant s'en faut que nous devions regretter qu'il n'ait pas achevé son Ouvrage, que nous devons remercier au contraire la Providence divine, de ce qu'elle l'a permis ainsi. Comme tout y est pressé, il en sort tant de lumieres de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes

vérités en elles-mêmes, qui peut-être auroient été obscurcies par un plus long embarras de paroles. Mais, si ces pensées sont des éclairs qui découvrent les vérités cachées aux esprits dociles & équitables, ce sont des foudres qui accablent les libertins & les Athées. Puisque nous devons désirer, pour la gloire de Dieu, l'instruction des uns & la confusion des autres, il n'y a rien qui ne doive porter les amis de Monsieur Pascal à publier ces excellentes productions de ce rare jugement, qui ne contiennent rien, selon mon jugement, qui ne soit très-catholique & très-édifiant. Fait à Paris le 7 Septembre 1669.

DE RIBEYRAN, Archidiaque de Comenge.

*De Monsieur de Drubec, Docteur de Sorbonne,
Abbé de Boulancourt.*

UN Ancien * a dit assez élégamment, que l'on doit considérer, eu égard à la postérité, tout ce que les Auteurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais été commencé : mais je ne puis faire ce jugement des Pensées de Monsieur Pascal, Il me semble que l'on feroit grand tort à la postérité, aussi-bien qu'à notre siècle, de supprimer ces admirables productions, encore qu'elles ne puissent non plus recevoir leur perfection, que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites, que de les faire retoucher. Et comme les plus excellens Ouvriers se servent plus utilement de ces morceaux pour former les idées des Ouvrages qu'ils méditent, qu'ils ne feroient de beaucoup d'autres pièces plus finies, ces fragmens de Monsieur Pascal donnent des ouvertures sur toutes les matières dont ils traitent, qu'on ne trouveroit point dans des volumes achevés. Ainsi, selon mon jugement, on ne doit point envier au Public le présent que lui font les amis de ce Philosophe chrétien, des précieuses reliques de son esprit ; & non seulement je ne trouve rien qui en puisse empêcher l'impression ; mais je crois que nous leur devons beaucoup de reconnaissance du soin qu'ils ont pris de les ramasser. Donné à Paris le 5 Septembre 1669.

FRANÇOIS MALET DE GRAVILLE DRUBEC.

* Plin. jun. Epist. 8, l. 5.

AVERTISSEMENT.

Les Pensées qui sont contenues dans ce Livre ayant été écrites & composées par Monsieur Pascal, en la manière qu'on l'a rapporté dans la Préface, c'est-à-dire, à mesure qu'elles lui venoient dans l'esprit, & sans aucune suite ; il ne faut pas s'attendre d'en trouver beaucoup dans les Chapitres de ce Recueil, qui sont la plupart composés de quantité de pensées toutes détachées les unes des autres, & qui n'ont été mises ensemble sous les mêmes titres, que parce qu'elles traitent à peu près des mêmes matières. Mais quoiqu'il soit assez facile, en lisant chaque article, de juger s'il est une suite de ce qui le précède, ou s'il contient une nouvelle pensée ; néanmoins on a cru que pour les distinguer davantage, il étoit bon d'y faire quelque marque particulière. Ainsi lorsque l'on verra au commencement de quelque article cette marque (✱), cela veut dire qu'il y a dans cet article une nouvelle pensée, qui n'est point une suite de la précédente, & qui en est entièrement séparée ; & l'on connoîtra par le même moyen, que les articles qui n'auront point cette marque ne composent qu'un même dis-

cours, & qu'ils ont été trouvés dans cet ordre & cette suite dans les originaux de Monsieur Pascal.

L'on a aussi jugé à propos d'ajouter à la fin de ces Pensées une Priere que Monsieur Pascal composa étant encore jeune, dans une maladie qu'il eut, & qui a déjà été imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont été faites sans la participation de ceux qui donnent à présent ce Recueil au Public.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAP. I.	Contre l'indifférence Athées.	page 1
II.	Marqués de la véritable Religion.	15
III.	Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, & par le péché originel.	28
IV.	Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.	40
V.	Soumission & usage de la raison.	42
VI.	Foi sans raisonnement.	43
VII.	Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.	47
VIII.	Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Ecriture.	53
IX.	Injustice & corruption de l'homme.	60
X.	Juifs.	63
XI.	Moïse.	75
XII.	Figures.	77
XIII.	Que la loi étoit figurative.	79
XIV.	J E S U S - C H R I S T.	89
XV.	Preuves de J. C. par les prophéties.	95
XVI.	Diverses preuves de J. C.	106
XVII.	Contre Mahomet.	110
XVIII.	Dessein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres.	113
XIX.	Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.	120

CXX TABLE DES CHAPITRES.

XX. <i>On ne connoît Dieu utilement que par Jesus-Christ.</i>	124
XXI. <i>Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plu- sieurs autres choses.</i>	130
XXII. <i>Connoissance générale de l'homme.</i>	140
XXIII. <i>Grandeur de l'homme.</i>	145
XXIV. <i>Vanité de l'homme.</i>	149
XXV. <i>Foiblesse de l'homme.</i>	154
XXVI. <i>Misere de l'homme.</i>	162
XXVII. <i>Pensées sur les Miracles.</i>	177
XXVIII. <i>Pensées Chrétiennes.</i>	191
XXIX. <i>Pensées Morales.</i>	221
XXX. <i>Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une Lettre écrite par M. Pascal, sur le sujet de la mort de M. son pere.</i>	242
XXXI. <i>Pensées diverses.</i>	259
XXXII. <i>Priere pour demander à Dieu le bon usa- ge des maladies.</i>	297
DISCOURS sur les Pensées de Monsieur Pas- cal.	310
DISCOURS sur les Preuves des Livres de Moïse.	379
Qu'il y a des Démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie.	429

croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, & qu'ils ont interrogé quelque Ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-mêmes & de notre tout.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, & qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt & notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de